

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La bande dessinée donne-t-elle des boutons?

Rémy Simard

Volume 13, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, R. (1991). La bande dessinée donne-t-elle des boutons? *Lurelu*, 13(3), 14-15.



QUELQUES RÉFLEXIONS SUR...

La bande dessinée donne-t-elle des boutons?

par Rémy Simard

Il n'y a rien qui prouve que la BD ne donne pas de boutons. Un doute persiste dans l'inconscient de certains. Doute alimenté par des personnes qui voient encore dans la BD une maladie mortelle qui gruge notre pauvre et innocente jeunesse. Un mal plus vil que la grippe espagnole, duquel aucun condom ne préserve. Les jeunes frappés par ce fléau se promènent, non pas en brandissant la photo d'un béluga contaminé aux BPC, mais en tenant devant eux une BD à l'envers, preuve de leur analphabétisme. Il ne faut cependant pas croire que la BD est seule responsable de l'analphabétisme, sinon je serais riche.

Je suis personnellement atteint d'un mal semblable. Si la BD ne m'a pas donné de boutons, elle m'a certainement empêché de grandir, ce qui me permet de faire d'importantes économies en passant, ni vu ni connu, sous les tourniquets du métro.

Un cas : le mien

L'histoire classique. Un jour, un jeune à lunettes (c'est moi!) s'égare chez un libraire. Dans un rayon bien camouflé, le libraire en

avait sûrement honte, le jeune «lunettien» découvre un drôle de livre : couverture rigide, 48 pages en couleurs. Le jeune allait acheter sa première BD. Il se présente à la caisse, sort sa menue monnaie. Le libraire le regarde et lui dit : «Tu devrais avoir honte», mais accepte cependant l'argent. Le porteur de lunettes sort piteux, honteux et pauvre. Parce qu'il n'avait pas opté pour *Le petit Prince*, il était, aux yeux de tous, un illettré...

Ceci ne serait peut-être pas arrivé si j'avais acheté un Tintin ou un Astérix. Deux séries qui ont fait leurs preuves. Deux héros cautionnés par les «adultes». Mais moi, pauvre cloche, j'avais acheté un Michel Vaillant et j'étais, à jamais, exilé dans les limbes de l'ignorance parce que j'avais découvert autre chose que Tintin et Astérix. Vous savez, moi, à l'époque, un homme et un caniche blanc... Je me méfiais.

Un peu plus tard j'ai vu la lumière (j'ai lavé mes lunettes). Ce n'était pas Michel Vaillant qui me passionnait (vous savez, moi, un homme et sa voiture...), c'était son contenant : la BD.

Aujourd'hui

Aujourd'hui, le lecteur de bande dessinée n'a plus honte de ses achats. Le libraire ne le regarde plus comme le dernier des derniers. Les gens l'acceptent, ou sont contraints de l'accepter. Les croisades anti BD ont échoué. La bande dessinée résiste et continue de prendre une certaine ampleur. Après Hergé et Goscinny, d'autres auteurs surgissent : Bilal, Tardi, Pratt et bien d'autres. La bande dessinée européenne est partout.

Mais la bande dessinée québécoise dans tout ça?

L'album québécois, faisant fi des gros best-sellers tels que Mafalda, Gaston et autres (moins nombreux qu'on veut le croire), vend mieux que la plupart des albums européens. La bande dessinée québécoise n'est plus un accident isolé. Elle est présente et, tout comme notre roman, fait face à la concurrence. Mais c'est fou comme il y a peu de monde au Québec

(s'exclame mon cœur d'éditeur). Ce qui dessine certaines limites à notre production.

Par exemple, la série a du mal à se développer ici. Une série est trop lourde à supporter pour l'auteur qui devrait réaliser un album aux 10 mois pour créer des habitudes de lecture (et se nourrir de radis pendant ce temps). Un album cartonné coûte les yeux de la tête (avec les lunettes), sans compter la couleur qui laisse l'éditeur tout nu sur le pavé (il ne faut cependant pas attribuer l'augmentation des sans-abris au nombre exceptionnel de faillites d'éditeurs). Il faudrait faire des tirages très élevés pour absorber les coûts et garder le prix de vente concurrentiel, mais «pays trop piti». De plus, pas moyen de vendre notre production à l'étranger. «Ce qui est bon pour nous n'est pas nécessairement bon pour eux», disent-ils.

Malgré ces problèmes, la bande dessinée d'auteur se développe. Des noms surgissent et côtoient, sur les tablettes des librairies, les étrangers. Des gens comme Gaboury, Fournier, Godbout, Merola, Cloutier, Garnotte, Neves, ne sont plus des jeunes boutonneux à lunettes, mais bel et bien des professionnels de la bande dessinée.

Tout n'est pas rose

Quelques points peuvent encore être améliorés; les libraires vendent des québécois, mais la plupart ne créent pas de section québécoise. Ils n'ont pas de fond. Pourtant, une donnée purement économique nous dit: l'offre fait la demande. La Russie, elle-même, découvre qu'une queue de plusieurs kilomètres n'augmente pas le

chiffre d'affaires quand les comptoirs sont vides.

Dans les bibliothèques, également, la bande dessinée québécoise n'est pas très présente. Cela tend à se modifier mais il y a du chemin à faire. On considère la bande dessinée québécoise comme une bande dessinée adulte, grossier préjugé. Beaucoup de bandes dessinées s'adressent à l'adolescent. (Et même, à quand une section de bande dessinée adulte dans les bibliothèques? Les lecteurs de bande dessinée vieillissent, les bibliothèques veulent-elles rester jeunes?)

Noir et blanc

Autre préjugé ou mythe auquel la BD québécoise fait face: la couleur. Aujourd'hui, il se publie plus d'albums en noir et blanc que couleur. Cela s'explique par la taille de notre marché. Oui, mais le jeune veut de la couleur, direz-vous. Le noir et blanc est moins rébarbatif qu'on croit. Il reviendrait même à la mode si l'on en croit la publicité et les vidéoclips. Une bonne histoire couleur l'est aussi en noir et blanc. Le jeune lecteur a l'habitude du noir et blanc qu'il découvre dans ses premiers romans. Dans les albums jeunesse l'enfant décède les formes, les masses et les couleurs. Dans les romans jeunesse il découvre la ligne, le trait, et ne s'en porte pas plus mal.

BD, romancier: même combat

Autre point important à souligner: le manque de relation entre les gens qui font de la bande dessinée et ceux qui écrivent des romans pour la jeunesse. Je crois que,

pour développer encore plus la bande dessinée dite «jeunesse», il faudrait créer des liens entre ces deux groupes. Actuellement, les deux milieux sont séparés par une voie de chemin de fer. Il serait temps de comprendre qu'il n'y a plus de trains au Québec et que traverser la voie n'est plus dangereux. Plusieurs auteurs tels que Marineau, Plante, Soulières, Côté et bien d'autres seraient drôlement intéressants à lire en BD. Actuellement, seul Philippe Chauveau a traversé la voie (mais c'est parce qu'on l'a poussé). Cette rencontre serait fructueuse pour les deux parties et serait sûrement encouragée par un organisme comme Communication-Jeunesse. Autrefois, les auteurs «sérieux» écrivaient rarement pour les enfants. Depuis quelques années, ils ont découvert ce médium. Il leur reste à découvrir la bande dessinée.

Après ces multiples mots écrits sur une tablette de papier blanchi non recyclé, je peux affirmer que, si vous surprenez un enfant ou un adolescent lisant une bande dessinée, son âme n'est pas en péril. On peut lire un roman, puis un essai, puis une BD, puis un livre de cuisine sans avoir la nausée. La littérature jeunesse se porte bien et ce n'est pas la BD qui mettra cet acquis en péril. Allez plutôt voir du côté de monsieur Nintendo.

Sur ce, j'entre dans une librairie. Je regarde si les livres de Kami-Case sont bien placés puis, lorsque tout le monde a le dos tourné, je mets mes fausses moustaches et j'achète le dernier numéro du *Monde Diplomatique*. Quelle idée d'avoir un bac en science politique. Surtout quand on sait que la lecture du *Monde Diplomatique* rend boutonneux et lunettien.

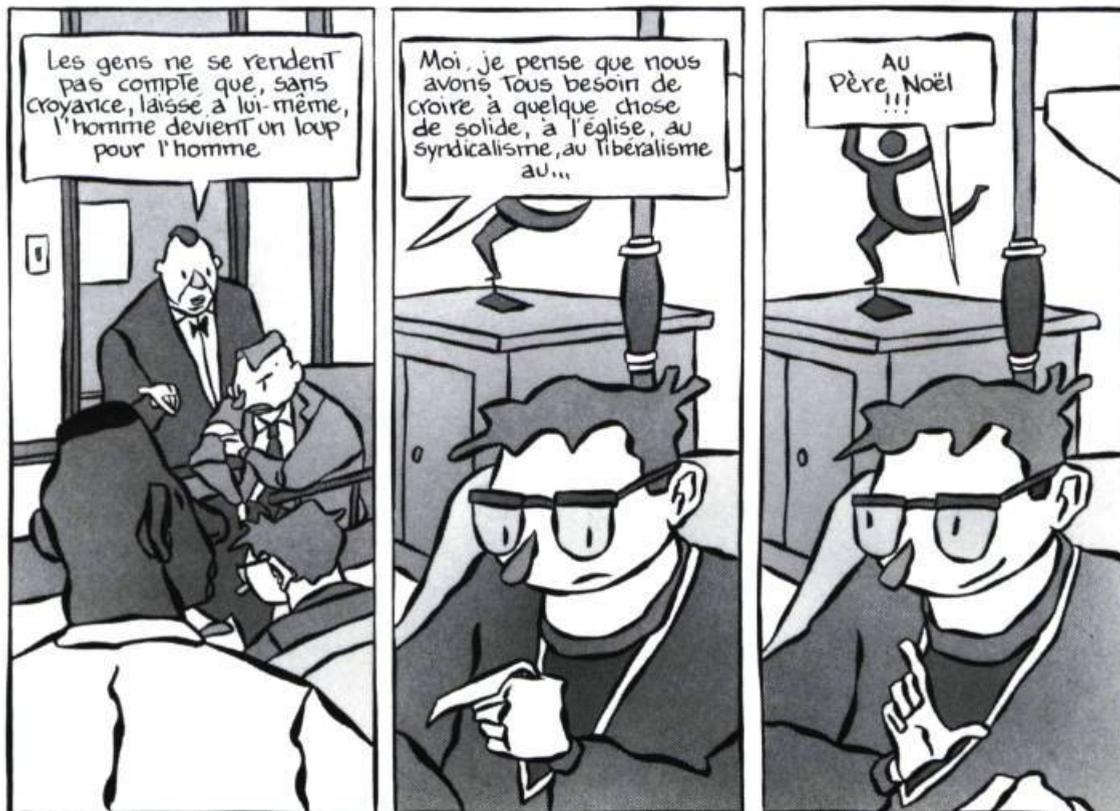


Illustration: Rémy Simard